

## La passion du divers

*Correspondance, tome I, 1893-1912; tome II, 1912-1919, avec un volume complémentaire de repères, de Victor Segalen.*

Présentée par Henry Bouillier. Texte établi et annoté par Annie Joly-Segalen, Dominique Lelong et Philippe Postel, Fayard, 1294, 1270 et 286 p.

Georges Leroux

---

Numéro 203, juillet–août 2005

Les aléas de la lettre

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/18549ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

---

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

---

Citer cet article

Leroux, G. (2005). La passion du divers / *Correspondance, tome I, 1893-1912; tome II, 1912-1919, avec un volume complémentaire de repères, de Victor Segalen. Présentée par Henry Bouillier. Texte établi et annoté par Annie Joly-Segalen, Dominique Lelong et Philippe Postel, Fayard, 1294, 1270 et 286 p.* *Spirale*, (203), 8–10.

# LA PASSION DU DIVERS

**CORRESPONDANCE, TOME I, 1893-1912; TOME II, 1912-1919,  
AVEC UN VOLUME COMPLÉMENTAIRE DE REPÈRES de Victor Segalen**

Présentée par Henry Bouillier. Texte établi et annoté par Annie Joly-Segalen, Dominique Lelong et Philippe Postel, Fayard, 1294, 1270 et 286 p.

LA CORRESPONDANCE de Victor Segalen appartient à ce moment, unique dans l'histoire des littératures de l'Europe, de l'ouverture des écrivains à une altérité devenue soudainement réelle, concrète, palpable. Tant d'écrivains rêvaient d'être ailleurs ou différents qu'ils arrivaient à en inventer la figure, tant d'autres reconstituaient cet autre inventé dans une écriture d'intériorité, achevant leur voyage dans des éblouissements dont ils étaient eux-mêmes l'objet imaginaire. Parce qu'il fut un voyageur infatigable, Segalen put écrire autrement qu'en rêvant et ses lettres, qui portent si souvent la mention des aléas de leur acheminement postal, gardent les traces de ce moment où l'Europe commença d'accueillir les récits de ceux qui voyageaient en Chine, en Inde, en Océanie et faisaient entrer l'imaginaire dans le réel. Immense, cette correspondance ne se compare à aucune autre : avec celle de Flaubert, elle partage certes quelques traits de truculence et de formidable amitié, mais elle s'en distingue d'une manière importante. Les *Lettres d'Égypte* de Flaubert sont des lettres rares, elles appartiennent à un voyage particulier et même si on peut les relier étroitement à l'écriture de l'œuvre romanesque, elles se présentent pour ainsi dire comme des cartes postales d'un écrivain en déplacement passager. Les lettres de Segalen offrent au contraire les récits, et souvent le journal longuement déployé, d'un écrivain qui a renoncé à un foyer stable et pour qui le voyage est devenu la condition même de l'écriture. Parce que les transports maritimes rendaient désormais toutes les destinations accessibles, et parce que son métier de médecin de la marine lui ouvrait toutes les portes, Segalen vécut toujours plus à l'étranger, ce qui fit de lui un écrivain du mouvement, de la quête, de l'altérité. Cela, il ne le dut pas à l'occasion, mais à un désir dont il prit conscience très tôt.

L'édition de cette correspondance est d'abord l'œuvre de sa fille, Annie Joly-Segalen, qui a montré un zèle admirable à rassembler les manuscrits et les lettres qui sont aujourd'hui au Fonds Segalen de la Bibliothèque nationale de France. Henry Bouillier, qui est l'auteur d'une biographie de référence, lui rend un hommage vibrant et dans sa préface, il fournit une lecture introductive de l'ensemble de ces lettres qui

nous permet de les relier à la vie de l'écrivain. Présentée en deux volumes, et complétée par un volume d'annexes, de cartes et d'index très utiles, cette édition est un monument indispensable à la connaissance de la vie et de l'œuvre de Victor Segalen. La première lettre est datée du 6 octobre 1893, alors que Segalen n'a que quinze ans et la dernière est du 20 mai 1919, la veille de sa mort à l'âge de quarante et un ans. Quelques recueils de lettres avaient paru déjà, notamment la magnifique correspondance avec Henry Manceron (*Trahison fidèle*, 1985) et les *Lettres de Chine*, qui offraient le récit de l'expédition de 1909-1910, mais dans cette nouvelle édition intégrale, le lecteur découvrira plusieurs ensembles entièrement inédits.

Et d'abord, la correspondance de jeunesse, échangée avec ses parents. Mis en pension au collège et à l'École de médecine navale de Bordeaux, le jeune Segalen se fait dans ces lettres le chroniqueur et le critique de l'éducation provinciale, en même temps qu'il médite sa vocation d'écrivain. Passionné de musique, il écrit un drame pour Claude Debussy et ses lettres le montrent très attentif à l'art de son temps. La grande question de cette période est celle qui concerne le désir du voyage : comment ce jeune chirurgien en arrive-t-il à prendre la décision de partir pour la Polynésie ? L'étude de cette première période nous fait témoins d'un désir de liberté lent à s'exprimer. L'élève Segalen est docile et studieux, le fils Segalen est respectueux et assez conformiste. Il se peut que les lettres de ces années de formation, comme Henry Bouillier le suggère, ne soient pas exemptes de duplicité, mais sa relation à sa mère ne laisse aucun doute sur sa sincérité. Comment comprendre alors qu'en 1913, il écrive à Lartigue : « Rien, rien ne m'a déçu, sinon ma mère, (morte depuis longtemps à une affection qui se cabre) » ? Ce que cet aveu signifie ne peut être reconstitué facilement, sauf à faire voir combien le jeune Segalen a du mal à dépasser les rôles convenus dans lesquels sa famille l'a contraint, comment il peine à se dire amoureux, voire tout simplement à l'être. Une affection qui se cabre, cela pourrait être l'énigme de sa propre vie. Quelque chose dans la décision du voyage met à nu la difficulté du rapport aux femmes et les paradoxes de l'atta-

chement. Une impatience d'être ailleurs, une impossibilité de suivre les corridors étroits de la carrière provinciale, un désir d'aimer qui se condamne comme par avance à l'insatisfaction. Plusieurs lettres, certaines même à sa mère, tentent de définir une ambivalence, une incertitude, alors que d'autres, surtout à Émile Mignard, exposent librement une forme de crudité sexuelle qui se donnera libre cours dans les aventures de l'écrivain avec les jolies vahinés de Tahiti. Jusqu'à la rencontre de celle qui deviendra sa femme, mais qu'il laissera seule la plupart du temps, Segalen fait l'effet d'un adolescent qui cherche sa voie. Et après, d'un homme qui ne pense qu'à ne pas la suivre.

Les amis sont en revanche nombreux dès la jeunesse et la période des études. Malheureusement, plusieurs correspondances sont disparues, notamment les lettres à Michaël Dhoste, qui fut longtemps très proche de Segalen, peut-être son plus proche ami. Nous pouvons lire cependant les lettres à Émile Mignard, la plupart empreintes d'une amitié joyeuse, débordante et parfaitement complice en toutes matières, et où nous retrouvons beaucoup du désir flaubertien de tout partager. La rupture du 29 avril 1909 demeure une énigme, mais elle constitue une exception dans une histoire où l'intimité de l'amitié est présentée comme une forme suprême de la vie, et comme l'exigence la plus forte d'une éthique. On ne peut qu'admirer la force et la constance de Segalen dans ses lettres à ses amis, et observer en particulier son exceptionnelle intégrité. L'écrivain ne montre aucune disposition à la correspondance flagorneuse, il est au contraire toujours franc et direct et même dans ses lettres à des écrivains confirmés, comme Huysmans ou Saint-Pol-Roux, il n'est jamais intéressé ou profiteur. De cette haute idée de l'amitié, il donne un portrait dans *Stèles*, où il exprime son admiration pour les sentiments qui lient les poètes et les lettrés chinois, et où il élabore comment cette amitié est à ses yeux le sommet de leur sagesse.

## De la Polynésie à la Chine

La deuxième période de cette correspondance s'amorce lors du départ pour le stage polynésien. Toutes les lettres de cette période témoignent de

l'intensité des projets d'écriture qui alors prennent forme : de ce qui allait devenir les *Immémoriaux*, nous voyons la lente progression dans l'émerveillement du plaisir, dans le désir de marcher dans les pas de Gauguin, dans la méditation sur le destin des Maoris. Ce séjour tahitien demeure au bout du compte assez bref, mais les lettres qui le décrivent sont exceptionnelles de vitalité, elles vibrent d'une énergie de découverte qui expose, de la manière la plus claire, comment l'écrivain a trouvé son chemin. Ce chemin, c'est celui qui suit un appel toujours différent, toujours « divers », suivant le mot qui deviendra le leitmotiv de sa poétique orientale. Dans une lettre à Saint-Pol-Roux, qui précède son retour, il lui confie son désir de l'Orient : « Nietzsche m'entraîne, c'est vrai; mais comme Formulateur d'états sincèrement ressentis. Que ne vous en dirai-je près de vous! » Nietzsche, mais aussi son cher Rimbaud sur qui il a en chantier une étude qui paraîtra sous le titre « Le double Rimbaud ». Tous les germes sont pour ainsi dire déjà plantés, et les mondanités dans lesquelles il se plonge à son retour en France en février 1905 ne le corrompent pas. La passion de la différence, le désir de vivre autrement sont les vrais mobiles de l'écriture des *Immémoriaux* et toute la correspondance de cette période montre une identification au destin de Gauguin qui envahit toute son écriture. Gauguin, figure de liberté, Gauguin exilé dans son art et ouvrant sa peinture au motif même de l'exotisme.

Sa rencontre avec Yvonne Hébert mériterait une étude attentive : pourquoi son projet de l'épouser est-il aussitôt déstabilisé par un épisode de dépression, qui le mène à consulter? Plusieurs lectures sont ici possibles, et on peut trouver bien des raisons de ne pas suivre Henry Bouillier qui y voit d'abord une crainte relative à sa vocation d'écrivain. Comment ne pas entendre plutôt une anxiété profonde quant à la réalisation de cette liberté dans le mouvement du voyage que le mariage ne pourrait que contraindre? comment ne pas suivre surtout de très près la formation de son projet d'expédition en Chine avec celui qui allait être son plus grand complice de voyage, Gilbert de Voisins? comment sous-estimer le recours à l'opium, au moment même où le mariage se noue? La naissance de son fils complice certes une histoire excitante, mais la lecture des lettres de cette période montre surtout un homme emporté par un destin nouveau : l'étude du chinois, les préparatifs de l'expédition, la lecture de Claudel (*Connaissance de l'Est*), la passion archéologique. Ce destin reproduit les traces du chemin ouvert en Polynésie, mais cette fois l'exigence d'une consécration absolue accompagne la certitude que la vie est désormais sans horizon de retour : Segalen ne peut envisager ce passage comme s'il s'agissait d'une jeunesse supplémentaire, il a plutôt décidé que cette jeunesse en mouvement ne s'arrêterait pas.

L'arrivée en Chine est frénétique, elle est l'occasion d'une rencontre avec Claudel qui fut sans doute dès ce moment un modèle exemplaire. Il le demeura jusqu'aux déchirures de 1915, alors qu'une discussion religieuse sépare le grand catholique d'un écrivain d'abord ironique et relativiste. Dès les premières semaines, l'œuvre chinoise est en gestation : pas seulement le roman, *Le Fils du ciel*, qui sera une forme de récit moral, mais aussi tous les écrits de poétique et d'archéologie qui aboutiront à *Stèles*. On ne peut qu'admirer, surtout dans les lettres à sa femme, comment l'énergie de l'écrivain transforme tout ce qu'il voit, tout ce qu'il éprouve en matériau littéraire, et comment cet intense effort de sublimation, mené alors qu'il s'enfonce avec Gilbert de Voisins dans l'opium, est aussi un extraordinaire travail de fuite en avant. En 1909, Victor Segalen a trente et un ans, il lui reste à peine dix années à vivre, et toute l'œuvre poétique va bientôt exploser. Le roman *René Leys* garde les traces de ce séjour à Pékin, mais rien ne laissait prévoir, le 24 septembre 1910, l'écriture de la première *Stèle*. Deux lettres à Claude Debussy témoignent de l'intensité de l'aventure intérieure du poète, désormais pleinement conscient de la force de cette poétique du divers que la Chine provoque dans son écriture. *Odes* et *Peintures* appartiennent aussi à cette période d'intense fièvre de création. Quand il enseigne la médecine au Collège Impérial de T'ien Tsin, tout est motif à approfondir sa connaissance de la culture chinoise, mais chaque élément est immédiatement réinvesti dans cette poétique du divers qui fait la beauté des *Stèles*. Le poète guérit d'autres blessures, le chirurgien cherche la veine.

## Vers le Thibet intérieur

Rentré à Paris en 1913, il est déjà en chemin vers la grande expédition archéologique de 1914, toujours avec Gilbert de Voisins : il ne restera pas longtemps auprès de sa femme et de son fils, puisque le 17 octobre il est à bord du *Transsibérien* qui le ramène à T'ien Tsin. La correspondance relate la découverte de la tombe de Shi Huangdi et elle servira de matière à l'écriture *D'équipée*, une des œuvres les plus complexes de Segalen, en ce qu'elle associe de près le récit autobiographique et l'appel d'un autre insaisissable, figurant toujours comme objet ultime de désir. Relire *Équipée* à travers les lettres de cette période, c'est non seulement entrer en contact avec la fierté de l'archéologue ou de l'explorateur, ce qui déjà est immense dans la trajectoire de l'écrivain, mais c'est surtout avoir accès à la construction incessante et déterminée d'un désir qui demeure innommé. Quand on sait que l'œuvre poétique la plus forte de Segalen demeure son *Thibet*, et que l'annonce de la guerre à l'été de 1914 l'empêcha de s'y rendre et de contempler le Potala, alors qu'il se trouvait pratiquement sur la frontière,

on ne peut que prendre la mesure de la force du désir qui le menait toujours au-delà, toujours ailleurs.

La guerre nous montre Segalen médecin, engagé dans le soin des blessés, mais lui-même affligé de problèmes de santé qui le contraindront au repos. Ce séjour forcé en France est surtout l'occasion de faire progresser la publication de plusieurs livres, notamment *Peintures*, mais Segalen ne peut rester en place : il repart en Chine, cette fois en compagnie de Paul Vitry, avec qui il se rend à Nankin où il entreprend d'étudier la statuaire de la dynastie des Liang. Ses déplacements sur le territoire de l'Empire qui s'effondre se multiplient, on le retrouve partout, à la fois anxieux de l'avenir et nerveusement curieux de la culture chinoise, du taoïsme en particulier. Il rencontre à Shanghai Gustave-Charles Toussaint, « grand juge à la Chine », qui l'encouragera dans l'écriture de *Thibet*. De retour en France en mars 1918, il est épuisé, sans doute déjà malade, et il ignore qu'il ne lui reste qu'une année de vie. Chaque détail de ces années cruciales éclaire le destin de Segalen, qui condense dans son écriture le caractère inachevé, inachevable de toute quête, de toute transgression. Le lyrisme de *Thibet* illustre à la fois la philosophie orientale du voyage et l'impossibilité de l'accomplir.

Réinstallé rue Vaneau à Paris avec sa famille, il retrouve Hélène Hilpert qui sera la destinataire des dernières lettres et qui sera sa correspondante idéalisée, dans un amour sublimé. Il la connaissait depuis plusieurs années, puisqu'elle était l'amie de sa femme depuis l'école à Brest, une amie retrouvée suite à la guerre. Dès la première lettre, datée d'avril 1918, Hélène Hilpert devient cette femme magique, inspiratrice des dernières aventures intérieures. Il lui écrit sur l'obstacle que doit affronter l'écrivain, un mur, un corps, un frein à la liberté : « Du fait qu'il existe un mur, il existe par là même un autre domaine au-delà. Il faut seulement trouver la porte; à défaut de porte — la brèche, ou la fissure —, à défaut de tout, il faut rendre le mur transparent. Je m'y use depuis longtemps. » Ce que fut Hélène Hilpert pour Victor Segalen, nous pouvons l'entrevoir par ces lettres, mais aussi comme Henry Bouillier le suggère, par les poèmes de l'amitié qui engagent cette spiritualité des moments poétiques intenses que le poète attendait des vraies rencontres : « Le moment est donné par un parfait équilibre lucide entre deux pensées échangées. » Nous disposons aussi de plusieurs lettres de Hélène Hilpert, qui sont reproduites exceptionnellement dans un tome d'annexes de cette correspondance, et elles ne laissent aucun doute sur le sentiment qui les liait. Segalen nomme ce sentiment dans sa lettre du 7 mai 1919, « cette effusion grave entre nous ».

Victor Segalen était rentré malade de Chine, médecin, il ne pouvait l'ignorer. Mais il faut noter qu'il est aussi soigné pour un nouvel accès de dépression au printemps de 1919. Comment comprendre ce passage troublant d'une lettre à Hélène Hilpert : « C'est à cette heure où j'allais atteindre la Possession du moi lucide et aimant, qu'il me faut constater les plus fréquentes dérobes de cette bête qui m'avait toujours mené, parfois emporté »? Segalen avait la passion des majuscules, il en faisait presque un jeu chinois, donnant à certains termes une sorte de statut divinisé, tutélaire. Ces ultimes lettres d'amour, alors que Segalen est mourant et qu'il ne peut pas ne pas le savoir, et alors qu'il n'est pas dans sa famille, sont écrites dans un désir immense de fusion qui confine à la dissolution. Il n'est certes pas indifférent que l'écrivain ait reçu la visite de sa femme Yvonne au lieu-dit Huelgoat où il résidait à l'hôtel pour se reposer, et qu'il relate à son Amie magique la nuit d'amour passée avec elle : l'amour devant l'imminence de la mort irriguait toute sa vie et multipliait son désir de ce qu'il n'avait jamais possédé. Possession interdite, possession impossible de ce moi lucide recherché jusque dans les déserts les plus reculés d'Asie, jusque sur les contreforts du Tibet.

Le corps de Victor Segalen fut retrouvé le 21 mai 1919, sur le bord d'un gouffre dans la forêt du Huelgoat. La veille, le 20 mai, l'écrivain

avait décrit le lieu dans une lettre, la toute dernière, à sa femme, lettre dans laquelle il évoque des anticipations pleines d'espoir. « Quand je reprendrai ma vie véridique... », écrit-il, marquant peut-être la césure entre une vie prodiguée sur les chemins du « divers » et une autre, entrevue depuis le début et espérée peut-être, mais jamais engagée, jamais accomplie, qui serait la vie dans un lieu, dans un lien, dans un présent attaché. Mais véridique en quel sens? Au regard de quelle vérité, et selon quelle vie dérobée? Victor Segalen n'a pas tout confié à sa correspondance, loin s'en faut. Il n'en a pas fait un journal continu, et il a respecté le pacte conclu avec chacun de ses correspondants, un pacte d'intégrité et de confiance. Une énigme fondamentale scelle donc sa mort au cœur de son écriture, l'énigme d'un impossible.

Si on compare ces lettres à celles d'Alexandra David Néel à son mari, alors qu'elle poursuit ses longues expéditions orientales, on ne peut que constater ce qui sépare la correspondance d'un écrivain et celle d'un explorateur aventurier : la passion de la connaissance de soi, qui confie à l'écriture la tâche, à tous égards éprouvante, de dépasser l'événement et l'occasion pour accéder à la création et à la source de l'identité. Victor Segalen avait accepté depuis le début les paradoxes de l'absence et du détachement, il n'accordait finalement aucune importance à l'accidentel, sinon la possibilité de révéler cette Essence, ce Divers dont il avait fait presque une divinité. Dans cet Autre majuscule, poursuivi sans relâche depuis la figure de Gauguin jusqu'aux cimes

fuyantes du Tibet, il avait reconnu d'abord un appel au mouvement, l'exigence d'une identité supérieure à tout ce qui était proposé dans le lieu natal, et même dans l'amour maternel/familial. Un autre amour, cette Possession qui s'était emparée de lui depuis la Polynésie et avait fait de lui un fils du ciel capable de s'identifier aux idéaux taoïstes de la pure souveraineté, avait envahi toute sa vie et jusqu'aux tréfonds de son écriture. Qu'il ait décidé de lui donner les parures de l'exotisme n'a rien changé au fait que cette écriture a été, autant dans sa correspondance que dans son œuvre, l'effet d'une connaissance de soi, chaque jour portée vers un langage désireux de répondre à la question : qui suis-je? L'idéal de souveraineté est toujours déjà une recherche de la liberté, et Victor Segalen lui a donné une forme exaltée unique dans la littérature du vingtième siècle : plus que Claudel ou Saint John Perse, il a réussi à montrer l'extériorité pure qui dépasse l'écriture et par rapport à laquelle l'écriture n'est toujours qu'un moyen défaillant. Rien dans son œuvre n'est satisfait ou grandiloquent, rien n'utilise l'Orient pour se construire, rien n'est formel, rien n'est artificiel; au contraire, tout contribue à définir cet Autre qui toujours échappe, et rend paradoxalement souverain celui qui s'engage à sa recherche. Tout contribue en même temps à saisir cette âme fragile qui éprouve depuis le début sa vulnérabilité et qui, ayant choisi justement d'exaucer son vœu de liberté, affronte la mort en mouvement.

Georges Leroux



Simon Baudhuin, Sans titre, illustrations imprimées, recto, 15 cm × 10 cm.